

# Armance Desnoizel

<http://www.unepageparjour.com>

A sa descente du bus 21, Armance Desnoizel se demande si cette amniocentèse, finalement, est une aussi bonne idée que cela. Prise dans l'étau de ses pensées, elle ne prête guère d'attention à ses pas qui l'emmènent au Jardin du Luxembourg. La fine lumière de mai distille autour des gravillons blancs une ombre violette, rendant à chaque petit caillou une existence propre, tangible. Les proportions se mélangent, comme dans un tableau de Picasso, les arbres, ramassés sur eux-mêmes, peinent à jaillir vers le ciel, alors que d'énormes tourterelles s'envolent dans un nuage de poussière lourde, opaque, qu'Armance traverse dans un rêve. Le contact de la chaise sur ses fesses la tire vers les images rieuses des enfants qui courent autour du point d'eau.

La vibration insidieuse de son portable résonne dans son sac à main. Un SMS de Pascal, cours, concis, efficace, comme d'habitude. Même si aujourd'hui, elle pense qu'un peu de sa voix, le mélange subtil des silences et des mots, lui ferait du bien. Elle le voit sortir d'une salle aux murs beiges. Des fauteuils de cuirs noirs, évasés. Avant d'entrer dans une autre, avec son ordinateur portable brûlant, des chiffres plein la tête. Juste l'interstice de temps pour elle. Juste ce qu'il faut.

« Alors ? », crie le SMS.

Un homme au visage bronzé racle les pieds d'une chaise pour s'approcher. Ses petites boucles d'argent retombent sur sa nuque avec élégance. Il se penche vers elle, dans une délicatesse extrême, son profil découpe sur le soleil printanier un sourire enjôleur.

Quel temps magnifique ! N'est-ce pas un tableau de Monnet ? Ces enfants pleins de couleurs ?

Je suis enceinte et j'ai quarante ans, dit Armance d'un ton neutre, derrière ses lunettes noires.

Vous ne les faites pas, s'exclame l'homme en s'éloignant, non, pas du tout ! Vous êtes céleste, ajoute-t-il, dans une sorte de révérence, avant de disparaître.

« Alors rien. », répond-elle au SMS. « Je ne sais plus. »

Oui, un tableau de Monnet, médite-t-elle. Les tâches rouges, jaunes, mauves des fleurs, se mélangent aux traînées blanches des enfants. Des groupes de femmes s'agglutinent, sorte d'essaim bourdonnant, autour des platebandes, distribuant pains au chocolat, chaussons aux pommes ou barres de céréales. Les mouvements paraissent désordonnés, hiératiques, mais une sorte d'ordre serein émane de ce chaos, qui la rassure. Elle pose le plat de sa main sur son ventre à peine tendu, ôte ses lunettes et se laisse à fermer un peu les yeux, légèrement, juste ce qu'il faut pour laisser entrer un rai de lumière jaune entre ses cils, une lumière vibrante, chaude, qui voltige pareille à un papillon de nuit derrière l'ombre de ses paupières.

Elle pense à d'autres taches lumineuses, douze ans plus tôt, des tâches rondes, d'un blond très clair, qui dansaient sur le bois verni du grand bureau ovale du Président. Ils étaient là tous les deux, pour la première fois. Belletti l'étonnait. Elle le croyait beaucoup plus âgé. Mais il semblait aussi jeune qu'elle. Une boule dans le ventre, elle se raccrochait aux cercles de lumière, pour ne pas lâcher prise. Belletti avait commencé son rapport d'audit. Debout entre le mur et le projecteur, bien droit, il parlait d'une voix haute, tranchante, portant tour à tour l'estocade contre chacun des bonhommes rougeauds qui entouraient la table. Le Président, qui les avaient missionné l'un et l'autre pour cet audit sur les dirigeants de sa société, restait impassible, tel un aigle perché sur sa montagne, l'œil fixe, noir, acéré comme une dague. Belletti, presque souriant,

suggérait les fautes avec ironie « mais, Monsieur De Benedetti, il me semble que vous auriez du surveiller ces ratios avec un peu plus d'amabilité : ils se sont vengés, cette année ! » ou encore, « voyons, Monsieur Delaroche, par quel mystère les ventes du Nord-Pas de Calais se sont mises à suivre cette piste descendante ? ». Elle l'imaginait, chevalier fidèle à la cause royale, vêtu de cotes de mailles, le sabre haut, pourfendant les traîtres. C'était son tour. Belletti avait analysé les finances. Elle s'attaquait à la stratégie. Ses premiers mots, pareils à des pierres, remontaient lentement de sa gorge. Elle se sentait gauche. Malhabile. Le regard de Belletti plongea dans le sien. Comme une funambule, elle s'en servit de fil, posé par dessus le vide. Ses mots se firent plus légers, plus vifs. Elle parlait de myopie, d'optique de court-terme, d'oubli des valeurs et des principes. Le Président restait toujours de marbre, à l'autre bout de la table. Les gros hommes attendaient leur mise à mort. Elle s'était rassise. Le silence sondait la salle de réunion. Puis le Président se leva. « Mademoiselle, Monsieur, merci pour ce travail ! ».

Armance caresse son ventre, en rouvrant les yeux. Une journée printanière de mai, comme les autres, vêtue d'un léger voile d'azur bleu, que le soleil transperce d'assauts juvéniles. Elle compte et recompte encore. Vingtième semaine. D'aménorrhée. Comme ils disent. Il en reste deux pour l'amniocentèse.

Un nouveau texto de Pascal. Elle ne le regarde pas. Belletti Pascal. Ce n'était qu'en sortant de la réunion de rapport d'audit qu'elle avait appris son prénom. « Je m'appelle Pascal, et vous ? ». « Armance. ». Puis il l'invita à prendre un café. Il était pressé, un train l'attendait pour une nouvelle mission, à Marseille. Elle avait pensé que cela tombait bien, car elle devait elle aussi partir sur un autre audit. Ils en rirent. Echangèrent leur numéro. Il a toujours gardé le même, se sourit-elle.

« Etions pourtant ok ». Les mots tranchent comme une lame, ils déchirent son ventre sans pitié. Sa plaie béante semble couler entre les paumes de ses mains. Ses doigts n'y peuvent rien, la vie suinte à gros bouillon. Un haut le cœur la secoue. L'air semble rare, malgré les rires des garçons qui chassent les filles, tout autour de la pelouse, sur laquelle s'alanguissent des couples enlacés, en chemises légères.

« Pourtant ok ». Oui, elle se le rappelle bien. Ce jour de réveillon un peu arrosé. Tant d'amis, autour de la table enguirlandée, entre les

bougies vaporeuses et les bulles qui picotaient son nez, tant d'amis qui s'époumonaient « Armance et Pascal, un bébé pour la nouvelle année ! Un bébé pour la nouvelle année ! ». Ils les avaient pris aux mots. Tout calculé. Une pause entre ce fameux projet Excelsior qui dévorait encore ses nuits et le plan Full Future prévu pour la fin de l'année. Juste le temps d'un soupir, pour accompagner l'enfant à naître. Et Pascal qui claironnait à qui voulait bien l'entendre qu'il serait fier de donner à son enfant une promotion en guise de cadeau de naissance. La place de Directeur Général tant désirée s'avérait enfin atteignable. Le Président l'avait promis, avant l'été. Elle se souvient de chaque jour de janvier. Des soirs d'amour obligatoire, mécanique, qu'elle avait colorié en rose sur son agenda, avec ces trois dates fatidiques, entourées de feutre rouge. Le 6 janvier. Le 7 janvier. Le 8 janvier.

Le 6 n'avait pas réussi. Pascal s'était montré fatigué, énervé, par une longue réunion inutile avec des fournisseurs incapables, s'était-il écrié devant ses reproches. Elle entend encore les mots sortir de ses lèvres : « Après, il sera trop tard ». Mais il n'avait pas pu. Elle s'était résignée, en se plongeant des heures dans la stratégie de lancement d'Excelsior.

Le 7, au matin, le soleil d'hiver brillait dans la buée qu'elle dessinait en traversant le Luxembourg. De fines paillettes de lumière qui semblaient jaillir de ses lèvres, avant de s'envoler vers le ciel, bleu comme un câlin. Cinq mois ont passé et pourtant cette image reste la même, aussi vive, s'étonne-t-elle, aussi précise.

L'image du matin et celle du soir. Elle se souvient de son corps, poisseux et lourd, de son ventre, vibrant encore des cris de l'étreinte, qui l'entraînait vers un lointain voyage. Elle gardait les yeux grands ouverts, couchée dans la nuit grise de la chambre. Pascal dormait, déjà ! Sa respiration lente et régulière, pareille au flux et au reflux de la mer, l'entraînaient vers des îles parfumées. Pourtant, elle aurait aimé, peut-être, quelques mots, quelques ballades à deux qui auraient emmené la trace de leur pas au-delà de ces dunes, dans des sables chauds. Pourtant, elle sentait la piqure des larmes, au coin des paupières, qui se retenaient de perler sur ses joues souriantes.

Elle n'arrivait pas à dormir. Elle n'osait pas se retourner. Elle avait peur de réveiller Pascal. La nuit semblait un peu plus blanche déjà. Était-ce la lune qui se faufilait à travers les persiennes ? Était-ce sa tête qui s'embuait ?

Elle se souvient qu'elle ne l'avait pas vu tout de suite. Pourtant, ses grandes ailes blanches caressaient le silence, tout près d'elle. Elle avait un peu tourné la tête. Peut-être aussi n'avait-elle que rêvé, après tout ! Mais elle le voyait bien, son profil aimable, ses ailes qu'il rangeait avec douceur contre son dos. « Bonjour Armance, lui avait-il chuchoté dans la pénombre. Je suis venu te dire qu'une petite âme t'a choisie, cette nuit, pour se lover dans ton sein, et grandir dans tes bras. »

Son corps lui pesait et elle ne comprenait pas tout. Il se penchait vers elle, et lui murmurait le nom de l'enfant, un mélange de joie, d'espérance, d'harmonie. Puis il avait posé un doigt sur ses lèvres.

Au grand étonnement de Pascal, le lendemain, elle s'était refusée à lui. « Mais, argumentait-il, c'était le dernier jour cerclé de rouge ! ». Elle, mystérieuse et légère, dansait dans la chambre, drapée simplement d'une étole de soie sauvage. Sur le carreau, de fins cristaux de givre s'assemblaient en silence, murmurant à l'hiver une évidence que le cartésianisme de Pascal Belletti, Directeur Administratif et Financier, futur Directeur Général d'un des plus importants groupes de distribution français, ne pouvait concevoir. Assise sur le lit, Armance Desnoizel avait laissée au placard son tailleur de Directrice Marketing d'une multinationale de cosmétiques et, sous sa nudité frémissante, sentait naître au plus profond d'elle-même une source vive, un torrent impétueux, une rivière jaillissante, infinie, dont le murmure, à peine audible dans le silence, s'en allait en cascade, d'écho en écho, jusqu'à chanter comme la course des vagues sur des galets irisés.

Le bec jaune vif d'un merle noir tranche d'un coup sec le fil ténu de ses pensées. Avec précision, il fouille dans l'herbe, à ses pieds, inspectant la terre, à l'affût d'une proie invisible. Il s'arrête, soudain. Son œil est rond, noir, sans état d'âme. Le bec s'abaisse, pique le sol, et ramène un lombric endormi, cueilli au cœur de la sieste, qui se débat à peine. La merlette se cache dans le fond du feuillage, surveillant la chasse. Un œuf, pense Armance. Un œuf oblong, gris perle, finement tacheté, une forme parfaite, sans aspérité. Elle voit quatre œufs, bien rangés dans un nid. Les coquilles se brisent. Les oisillons mouillés piaillent sous la pénombre des feuilles humides. La merlette les nettoie, les dorlote, donne la becquée à l'un, à l'autre, au troisième. Des bouts de vers gras et onctueux, à la peau luisante. Pourquoi le quatrième n'a rien, au bout du nid. Pauvre petit. Les oisillons grossissent. Les ailes s'allongent. Les cous s'étoffent. Les plumes frissonnent dans la brise

du printemps. Le quatrième oisillon reste malingre. Ses murmures s'effacent sous les cris de ses frères. La merlette le prend par le cou et le balance hors du nid. Sans regret.

Un pigeon sale s'abat sur le dossier de la chaise que l'homme a ramené près d'elle. Ses ergots, à vif, saignent. Il la regarde d'un œil. L'autre semble aveugle, blanc, crevé.

Armance se lève. Elle déteste les oiseaux. Elle avance de quelques pas. Je n'ai pas répondu à Pascal, pense-t-elle. Le coin des balançoires, au bout du petit chemin. Elle se rassoit sur un banc de bois, peint en vert, un vert cru, malhabile. Les autres bancs arborent un vert plus naturel, en harmonie avec les feuillages, les buissons des allées, l'émeraude des pelouses. Celui-ci doit être le premier, imagine-t-elle, ou le peintre s'est trompé, ou peut-être s'agissait-il d'un remplaçant, d'un peintre stagiaire. Elle sourit à cette idée plaisante.

« Je suis près des balançoires, les enfants jouent ». Drôle de texto, se dit-elle en pressant la touche d'envoi. Que va comprendre Pascal? Eux qui se comprennent si bien. Ou se comprenaient si bien, tente-elle de rectifier. Non, il n'avait pas été à Marseille, finalement, car le Président l'avait embauché, juste après l'audit qu'ils avaient mené l'un et l'autre. Lui et pas elle. Ou plutôt, elle avait refusé. Car elle ne souhaitait pas s'ennuyer dans la distribution. Réduire les coûts, seule et unique stratégie. Elle désirait créer, inventer, proposer. Mais ils s'étaient revus, Pascal et elle. Une histoire d'amour comme tant d'autre. Elle hausse les épaules. « Je suis près des balançoires, les enfants jouent ». Quels enfants ? Des gros, des grands, des petits, des teigneux, des geignards, des petites filles habillées comme des poupées de porcelaines, des garçons malingres aux vêtements élimés et poussiéreux, roulant dans le sable, d'autres conversant sous les arbres, des méchants qui lèvent le poings, des doux qui soupirent, des câlins qui embrassent leur mère, ou leur nounou, ou leur tante, ou leur grande sœur, comment savoir? Comment lire une vie en quelques regards sur un enfant qui court, qui grimpe sur une balançoire, qui applaudit, qui rie, ou qui pleure, qui se jette par terre? Comment comprendre le regard de celle-là, main dans la main avec cette autre, en robe rose, la chevelure blonde délicatement encadrée par un serre-tête brodé de fleurs? Comment écouter les pleurs de ce bébé, le visage déchiré par les cris, les yeux éclatés de larmes, que cette femme aux hanches lourdes fait sauter entre ses seins opulents? Armance laisse encore ses mains caresser doucement les flancs de son ventre. Quel enfant?

« Je suis près des balançoires, les enfants jouent ». « Etions pourtant OK ».

Ni l'un ni l'autre ne supportent l'incompétence, les erreurs évitables, les postures nonchalantes, l'attentisme, le manque de décisions, l'imperfection. Pascal, jeune contrôleur de gestion, a grimpé les échelons en fanfare, jusqu'à ce poste de Directeur Administratif et Financier, qu'il s'apprête à quitter, peut-être aujourd'hui, pour monter plus haut encore. A la force du poignet. Sans états d'âme. Améliorer. Optimiser. Toujours plus, toujours mieux. Un supermarché n'augmente pas son chiffre d'affaires aussi vite qu'un autre ? Bing. L'équipe dirigeante est remerciée, sans ménagement. Le magasin est fermé, vendu à la concurrence. Un autre est acheté à la place, plus performant, avec des cadres plus motivés, plus dynamiques, plus exigeants. Ceux-là s'avèrent moins bons que prévus ? Pas de problème, on les remplace. Le nez dans les chiffres, Belletti est le bras armé du Président. Il calcule, il contrôle, il vérifie. Le peseur d'âme. Un écart, et le couperet tombe, sans hésitation. Scier les arbres malades, trancher les branches mortes, éradiquer les gourmands, tailler les bourgeons secs, éliminer les fleurs fanées. En douze ans, ce grand ménage a transformé un groupe moribond, pourri par les querelles internes, les pots de vin, les malversations, la roublardise en fleuron de l'économie française, salué par tous, le symbole d'un redressement exemplaire.

Armance égrène les souvenirs de déjeuners pressés, de dîners manqués, de nuits blanches passées l'un et l'autre, de chaque côté de la grande table de la salle à manger, la nuque endolorie à force de concentration sur l'écran de l'ordinateur portable. Lui, plongé dans ses tableaux de chiffres, le rouge sang des pertes, frémissant dans le bas sombre des bilans, le vert printanier des profits, qui s'envole au dessus des colonnes. Elle, embarqué dans ses présentations de lancement de projet, les cercles, les flèches, les rectangles multicolores, qui s'entrecroisent, les slogans qui chantent, les formules de marketings qui dansent, les principes de motivation, les prévisions à trois ans, les plans à cinq ans, la définition des stratégies mouvantes, obsédantes, hypnotisantes, l'esprit de conquête, la fibre institutionnelle.

Les lunes, blanches et larges, pâteuses, qui roulent sur les toits de la ville endormie et froide. Les petits jours gris et sales, infestés d'oiseaux aux chants narquois, dont les moqueries stridentes les

empêchent de s'endormir, dans la pauvre demi-heure qui reste avant le départ du matin pour une nouvelle journée de combat.

Elle soupire. L'idée de l'enfant fut lumineuse. Au jour de l'an, à Etretat, penchés sur le vide, les eaux noires hurlaient au fond du gouffre qu'ils devinaient sous leurs pieds. Au dessus d'eux, l'encre de la nuit, rigide, semblait les écraser sous des paumes de géant. La tempête mugissante, lourde de reproches, grondait, à la frontière des falaises, dont le pic, comme un pieu acéré, blanc de rage au cœur des éléments, pointait vers eux sa fureur, prêt à lacérer leurs poitrines. Ils avaient fui, se protégeant mutuellement de leurs bras aveugles, courant à en perdre haleine, manquant de chuter à chaque pas, jusqu'à la maison chaude de leurs amis, qui chantaient à tue-tête. « Un bébé pour la nouvelle année ! ». Le refrain lancinant bourdonne encore à ses oreilles. Elle remarque des papillons blancs qui volettent sans but, au hasard, au ras de l'herbe. Ils s'arrêtent un instant sur une corolle jaune, puis repartent, reviennent en arrière, retournent sur la fleur, virevoltent sans fin, puis s'envolent très haut, aspiré par le bleu du ciel, qui les happe à jamais. A moins que ce ne soit eux, qui repassent par ici, de l'autre côté, près de la statue de Clotilde, au sourire figé sur les âges.

Le jour d'après fut comme un songe. La poussière de vie qui brûlait en elle, telle une chandelle minuscule, éclairait un chemin inconnu, aux contours flous, évanescents, qui changeaient d'ombre à chaque souffle. Cette flamme concentrait une chaleur nouvelle, qu'il fallait inspecter, analyser, comprendre. La logique des stratégies marketing se transformait en château de sable sec, aux formes étranges, disloquées, qui coulaient entre ses doigts, sans qu'elle ne pût en retenir la moindre essence. La vie s'invitait soudain dans ses slogans bien ficelés, brisant ses certitudes. Il n'y avait plus de nuit blanche, plus de lune aveugle écrasée sur le carreau, plus de matin pâle au goût amer. Elle devenait louve au ventre large et chaud. Elle grimpait à pas feutrés sur des collines encore zébrées d'ombres. Elle goûtait la saveur fraîche des buissons protecteurs. Elle respirait l'air tiède de l'antré bienveillant. Janvier s'étira comme un territoire en demi-teinte, chargé de mystères, dont un lever de soleil clair dévoilait à peine encore les contours.

Son ventre gronde. La faim, peut-être ? Armance a des envies de cerises. Des cerises lourdes, chaudes, bien rouges, comme des bijoux. Elle rêve de ce jus coloré, odorant, qui coule dans sa bouche, qui noie sa gorge en feu, qui irrigue ses veines, jusqu'à cette vie neuve qui hurle en elle, dans la profondeur de son corps.

Elle se lève. « Je veux des cerises », crie-t-elle à Pascal, dans un texto désordonné. Elle se rassoit, plus calme. Le médecin était chauve. Son crâne luisait sous les néons blancs de son petit bureau. Elle restait couchée sur la table de l'échographie. Le cœur de son enfant résonnait sur les murs. Un écho irréel, un rythme serré. La vie qui tambourinait à plein poumon. La violence de la vie, quand elle donne un concert. Elle restait couchée, heureuse de cette musique venue de ses entrailles. La nuque de Pascal, aux cheveux rasés, piquants, drus. Son costume de laine bleue. Le médecin griffonnait des phrases sans fins. « Bien ! Bien ! Bien ! » Répétait-il. Elle n'osait pas bouger. De peur de rompre ce lien de vie qui l'unissait à son enfant. « Très bien, tout va très bien », recommençait-il. Elle scrutait la nuque de Pascal, immobile, pétrie dans le roc, surplombant ses épaules massives et cossues d'homme important. Le médecin tapotait maintenant la surface de son bureau avec la gomme grise de son porte-mine. Ses yeux vagues s'arrêtaient sur le ventre d'Armance, passaient d'une pastille à l'autre. Puis il se leva, pris d'une inspiration soudaine, ses pas le portèrent jusqu'à elle, ses mains enfouies dans les poches de sa blouse blanche, le stéthoscope autour de son cou. Elle observait le visage souriant de Pascal qui se tournait vers elle. Le médecin, avec soin, défaisait l'une après l'autre les diodes qui ornaient son ventre. Petit à petit, le chant de son enfant mourut dans le silence. Un silence violent, qui frappait contre ses oreilles, à grand coup. Elle réajusta sa jupe, et vint s'asseoir à côté de Pascal. Le médecin revenait à sa place, en face d'eux, l'air absent, pris dans ses pensées. Machinal, il reprenait sa litanie « Bien ! Bien ! Très bien ! C'est très bien tout ça ! Très rassurant, pour le moment ! »

Armance frémit. L'envie de cerises est passée. Le goût des larmes est venu. Les larmes salées, brûlantes, amères, qui tracent sur le visage leur sillon indélébile. « Pourquoi pour le moment ? » Avait-elle osé. « Pourquoi ? Mais Madame, vous n'êtes pas sans savoir qu'à votre âge - vous avez quarante ans, Madame, n'oubliez pas - le risque de malformation génétique, en particulier la trisomie 21, est très élevé. ». « Combien ? Combien exactement ? », s'enquit Pascal. « Un sur cent onze ! Voilà ! Mais j'imagine que vous avez bien mesuré ce risque, n'est-ce pas ? ». Le silence revenait à l'assaut, bousculant tout sur son passage, frappant sans pitié, à l'aveugle. Elle scrutait le profil de Pascal. Son profil lisse, sculpté dans le marbre lourd, impassible. Son ventre la torturait. « Mai, c'est-à-dire qu'il y a cent dix chances sur cent onze ... ». Elle ne put finir sa phrase. Le médecin la coupait. « Bien sûr ! C'est un risque ! C'est tout ! Le chiffre froid, net, des statistiques. ». Pascal plissait le

front. « N'y a-t-il pas un moyen de savoir ? L'amniocentèse ? ». L'homme en blanc acquiesçait. « C'est d'ailleurs tout indiqué, pour le cas de Madame ! Vous faites le test. Vous savez. Vous décidez. ».

Armance se lève de nouveau. Ses jambes s'ankylosent. Des piqûres la parcourent. Ses pieds la gênent. Elle avance de quelques pas, le long de la pelouse. Elle s'imagine se coucher sur la terre, la peau de son ventre nu au contact de l'herbe tiède. Mais elle ne peut pas. Trop de monde, pense-t-elle, qui la regarde. Des enfants, qui s'étonneraient. « Que fais-tu, Madame ? Tu joues avec nous ? ». Le gardien, qui lui ordonnerait de se relever. Ou d'autres femmes, d'autres mères, qui se coucheraient près d'elle, qui s'endormiraient, dans la douce tranquillité d'une folie partagée.

« Décider quoi ? », demandait-elle. « Qu'y-a-t-il à décider ? ». « Après, c'est vous qui voyez, n'est-ce pas ? Dans votre âme et conscience. On ne parle plus d'avortement, ensuite, vous savez. ». Le médecin avait pris un ton docte, paternel, rassurant. « Avortement ? ». Armance ne comprenait rien. Elle glissait, sur une pente argileuse, prise dans un sable mouvant, qui l'emportait dans un vertige infini. « Non, il n'y a plus d'avortement. Nous pratiquons simplement une interruption médicale de grossesse. »

La fontaine Médicis lui renvoie le reflet de son visage inquiet. L'angoisse monte par-dessus les feuillages, par-dessus le ciel bleu, par-dessus les feux du soleil. La surface de l'onde, à peine ridée par la danse des araignées d'eau, la ramène à cette croisière de la Saint-Valentin. Le long bateau des Yachts de Paris glissait sans un soupir sur le dos de la Seine grise. Les flots se creusaient sur son passage, sans souffrance, dans le silence pâle d'une soirée de février. La musique légère accompagnait les danses futiles. Les serveurs guindés, dressés comme des épis de blé dans leur smoking étroit, coulaient sur le parquet marqueté, les bras dignement chargés de plats, de plateau et de verres de cristal. L'argenterie des couverts brillait sous les lustres. Armance regardait Pascal, étonnée. Pourquoi ce spectacle ? Cette soirée ? Il souriait, tournant le vin liquoreux devant ses yeux mi-clos. Aidé par les notes aigrettes qui rebondissaient sur les tentures du salon, il parlait doucement, égrenant sa pensée par petites touches, comme les doigts du pianistes parcourent avec lenteur les touches noires et les touches blanches, l'une après l'autre, dans le sens grave d'une marche funèbre.

« Le médecin est de bon conseil, n'est-ce pas ? ». « Cette amniocentèse va de soi, qu'en penses-tu ? ».

Son esprit vide tintait contre le rebord rond et doux des verres de cristal. Ses lèvres ne buvaient pas. Armance les sentait se dessécher, se désincarner, partir loin d'elle-même, disparaître, pour s'enfuir. Pascal s'assombrissait, se repliant dans sa propre silhouette. Elle ne distinguait plus qu'une masse grise, presque noire, aux contours flous.

« Pourquoi ? ». Elle ne savait pas si c'était la bonne question, ou la bonne réponse.

Il continuait, pourtant. Des paquets d'ombre surgissaient des mots, qu'elle entendait malgré ce brouillard. Distinctement. Les mots restaient nets, noirs sur fond blanc, en relief, gravés dans sa chair.

« Un sur cent onze. C'est beaucoup et pas beaucoup. Si on sait, on pourra choisir ! ». Un silence meublait la nuit. « C'est pas mal, non ? ».

Ses doigts caressaient la nappe blanche. Armance les voyait sortir de l'ombre. Ils tapotaient le tissu damassé. Chaque coup résonnait dans son ventre. Un marteau s'enfonçant toujours plus loin dans sa chair. Assourdissant. Pendant que les couples s'enlaçaient sur la piste, en curieux corps à corps, dans des volutes éperdues, qu'elle aurait voulu dissiper, comme une fumée de cigarette.

« En cas de problème, on règle ce problème. ».

« On zappe, n'est-ce pas ? ». Elle insistait. « On zappe ! L'émission est nulle, on zappe. On efface, et on recommence. ».

Pleine de fureur, debout, la rage parcourait son corps avec violence. Le verre qu'elle tenait bien serré dans sa main, bleuissait ses doigts. La musique s'arrêtait. Les danses se taisaient, happée par le coton du silence. Pascal murmurait dans un souffle : « Armance ! Armance ! Doucement. ». « Non ! » criait-elle, « on zappe, on efface, et on recommence ! Allez, musiciens, changez de partition ! ».

Le verre brilla dans la lumière, un éclair vif dans le flux précis de sa course. Il se brisa contre le mur, dans le cliquetis aigu des brisures. Armance courait, fuyait la salle épaisse, lourde et vaine.

L'atmosphère froide de l'hiver, sur le pont du yacht, saisit ses poumons. Son cri se tut, dans la nuit parisienne. Elle courait encore, développant devant ses lèvres les nuages vaporeux de son souffle. Elle courait. Le bateau accostait avec fracas contre les pierres grises du quai. D'un saut, elle courait sur la rive, le long des eaux noires, menaçantes. Ses talons aiguilles frappaient les pavés ronds, perçant les échos de la nuit. Personne derrière elle.

Les mots se succédaient dans sa tête, tel un gigantesque engrenage, un assemblage de poulies, qui tournaient sans fin dans le vide. « Interruption fluviale de grossesse ». Se jeter dans le courant. Disparaître. « Interruption valentine de grossesse ». Une jeune femme enceinte, retrouvée noyée, un bébé dans le ventre, le soir des amoureux. « Interruption nocturne de grossesse ». Sous le vent de la nuit. Le grondement de l'air, s'engouffrant sous les piles du pont. « Interruption portuaire de grossesse ». Enormes, les péniches en hibernation, restaient parfaitement immobiles, insensibles au drame. « Interruption vague de grossesse ». La Seine se retournait, inlassablement, dans des contours flous, qui se propageaient sur le front des pavés. « Interruption illégale de grossesse ». Le cri des sirènes de police hurlait au dessus d'elle. « Interruption vertigineuse de grossesse ». Elle était sur un pont, au dessus du gouffre sombre, comme à Etretat, mais seule, isolée, perdue. La Seine gonflait ses draps liquides, pour l'accueillir, pour la protéger, pour étouffer ses cris qui cognaient dans tout son être. « Interruption douloureuse de grossesse ».

Affaissée sur le trottoir, pelotonnée contre la pierre glacée du parapet, recroquevillée comme un poussin à l'abandon, Armance pleurait.

La lumière jaune brillait sur les murs de sa chambre d'hôpital. Lentement, son esprit remontait du puit. Mais la nuit restait collée à la fenêtre. Pascal somnolait, assis sur une chaise, la tête contre l'armoire, son costume de soirée déboutonné. Elle se rappelait des bateaux, des vagues, des nuées noires qui broyaient le ciel parisien.

La main de Pascal pesait sur la sienne. Elle ouvrait les yeux sur une brume morne et blafarde. « C'est le matin », disait-il. « Que veux-tu que ton matin me fasse », répondait-elle.

Ce fut ensuite la longue litanie des scènes habituelles, des allées-venues programmées, métronome d'une journée sans fin. La température. Le petit déjeuner. La visite de l'interne. L'infirmière

de nouveau. Le repas de midi. La température. La sieste. La télévision. Le téléphone. Le repas du soir.

Pascal restait là, impassible, entrant, sortant, suivant les injonctions du corps médical.

Armance aimait le soir, seule avec elle-même. Sa vie ressemblait tant à ces pages d'écolier, aux lignes bien tracées, avec le grand trait rouge délimitant la marge, et qui soudain, s'enfoncent dans une flaque d'eau, les encres des lignes se mélangent, le bleu et le rouge deviennent violet, et montent à la surface en petits nuages au forme évanescents, jusqu'à disparaître, comme si rien de tout cela n'avait vraiment existé. Le papier reste blanc, immaculé, propre. Avec tant de chose à écrire ! Toute droite, sous le linge grossier de l'APHP, son regard errait sur les lambeaux de lumière que l'embrasement de la porte laissait filtrer. Tant d'activités, tant de courses, tant de décisions, et si peu d'épaisseur. Ses pensées se consumaient, de terrains vagues en terres étrangères. Elle ne reconnaissait pas les pierres, les briques, les tuiles, les rondins de bois, dont elle savait si bien se servir pour construire sa vie et celles des autres. Tout devenait sable, eau et vent.

Armance regarde la petite fille aux boucles brunes courir derrière les moineaux. Elle tend ses bras, ouvre ses mains, pour les saisir, mais ils sautillent, de quelques pas, ou volettent, d'un souffle, pour échapper à son étreinte. Elle tourne, au gré de leur vol, happant l'air de ses doigts vides, de plus en plus vite, en riant. Ils se posent, gobent une miette invisible, et repartent, le temps qu'elle s'approche.

Elle repense à sa décision prise à l'hôpital, de tenter le test, pour retrouver quelques fondations, quelques troncs où s'asseoir. Même si ce n'est qu'un instant.

La petite fille tombe.

Armance se lève, se précipite vers l'enfant, qui pose sur elle ses grands yeux, vides, tournés vers le ciel bleu.

« Merci, madame ! » dit-elle. Puis, plus précise : « Tu sens bon. ».

La mère s'approche, à peine inquiète.

« Ma petite fille est aveugle de naissance, voyez-vous. Elle aime voler avec les oiseaux. Elle ne les a jamais vu, mais elle suit leur voyage, dans son imaginaire. Elle a le don de communiquer avec eux, partout. ».

En parlant, elle frotte les épaules de l'enfant, pour en faire disparaître le sable du jardin. Puis elle la libère. La petite fille s'envole, vers d'autres compagnons invisibles, d'autres camarades de jeu.

Armance s'est rassise. « Une petite fille aveugle », tapote-elle sur son portable. Mais elle se ravise. Cette semaine d'hôpital l'avait convaincu de passer l'amniocentèse. Pour récupérer quelques repères. La décision semblait facile, ensuite. Les médecins, Pascal, sa famille aussi, tous l'entouraient, l'aidaient. Il restait du temps, encore, pour planifier, noter les semaines en rouge sur le grand calendrier, souligner, entourer, encercler, circonscrire les jours dans des petites prisons factices, bien propres. Mais le temps a couru plus vite que d'habitude. La vie n'avance pas comme une stratégie marketing, elle ne se déploie pas dans la sérénité, la pleine lumière, le connu. La vie pousse comme une mauvaise herbe, dans la frontière des champs clôturés, derrière le tronc visible des grands arbres, dans l'ombre sous la rivière, pour rejaillir plus loin, au-delà des clairières, après la traversée des nuits arides et des petits matins. La fleur ouvre ses pétales, portée par les vents.

Non, pense Armance, les plates bandes bien droites, ces carrés de couleurs au contour rectiligne n'existent pas. Ce jardin n'est qu'illusion. Je suis aveugle, comme la petite fille. Le monde réel m'est inconnu, caché quelque part. Il faut que je m'envole, même si je tombe.

Mars passa. Avril aussi. Mai doit rendre son verdict. Il est temps de faire le test. Ce matin, le rendez-vous. Armance frémit au son de ce souvenir immédiat. Le mur blanc de la clinique, haute, massive, carré d'épaule, avec ses yeux multiples qui l'épiaient, alors qu'elle restait coincée sur le trottoir d'en face, la main bien à plat sur l'écorce rugueuse de l'arbre, un tilleul sans doute, aux feuilles d'émeraudes, comme une couronne légère au dessus de sa tête. Son autre main s'accrochait, presque avec frénésie, à la bandoulière usée de son vieux sac beige. Pascal était parti en coup de vent. Oui, le grand jour ! Son rendez-vous du soir avec le président, pour la promotion attendue. Le bisou vite échangé sur le pas de la porte.

« Je penserai à toi ! », lui avait-il lancé, le pouce relevé en s'engouffrant dans l'ascenseur.

« Moi aussi. », avait-elle voulu répondre, mais il était trop tard. La porte automatique s'était refermée, et le grincement des poulies l'emmenait dans la profondeur des étages.

Elle était restée ainsi, prise entre l'écorce et la lanière de cuir, immobile, incapable d'avancer, tétanisée, solidifiée sur l'asphalte, fondue dans le décor urbain, invisible des passants qui continuaient leur chemin, l'un promenant son chien, l'autre allumant sa cigarette, des grappes de collégiens, un militaire en tenue.

Le rendez-vous de l'amniocentèse était sans doute passé. En prendre un autre ? L'idée la faisait sourire. Elle se souvient du bus 21 qui surgit de l'avenue. Les rues vides de ce milieu de matinée défilaient sur les vitres. Le petit soleil de mai s'étalait sur les banquettes. Il y avait comme un air guilleret qui filtrait des fenêtres entrouvertes. La Seine. Le Louvre. Notre Dame. Les frondaisons du jardin du Luxembourg, moutonnant au dessus des grilles, l'avaient invitées à descendre, à flâner dans les allées, à s'asseoir.

La sonnerie du téléphone coupe sa rêverie. Pascal. Elle s'étonne. Il n'appelle jamais. Les conversations durent toujours plus longtemps qu'un texto rapide. L'efficacité, toujours. Elle souhaitait sa voix, tout à l'heure. Mais elle craint presque de décrocher, maintenant. Que va-t-il lui dire ? Elle fuit la discussion éventuelle. Ses raisons restent floues. L'hésitation tend son fil de funambule. Pourtant, elle s'étonne. Oui, elle s'étonne.

La sonnerie cesse. Le jardin se vide. La fin d'après-midi étire lentement ses effluves sucrés. Armance distingue les ruches bourdonnantes. Les abeilles s'affairent, insensibles à la beauté du monde. D'une fleur à l'autre, sans états d'âme, elles butinent, cherchent dans les pétales colorés la sève nourricière. Certaines décollent du ponton de bois. D'autres reviennent, les ailes chargées d'or. Elle pense aussi à toutes celles qui disparaissent, gobées par une pie, dévorée par une araignée, noyées par une averse rapide. Elles sont parties comme les autres, sans retour. Mais personne ne s'en préoccupe, elles ont suivis la routine jusqu'au bout. La route s'arrête.

Le téléphone récidive. Elle sursaute, cette fois. Pascal toujours. Les premières lueurs du soir se déchirent, sur l'horizon mixte des toits de zinc et des cimes des marronniers en fleurs.

Elle décroche, en portant lentement l'appareil contre son oreille.

« Allo ? ».

« Salut ! Arms chérie ! Je suis content de t'avoir au téléphone. Je n'ai pas compris tous tes SMS, mais cela n'a guère d'importance.

J'ai vu le président, tout à l'heure. Un peu plus tôt que prévu, peut-être. Il m'a appelé dans son bureau. L'acajou des meubles s'évaporait dans la pièce claire. Un mélange d'encaustique et de saveur profonde, presque forestière, comme si le bois venait d'être fraîchement coupé. Une certaine ivresse, qui montait à la tête. Sur la grande table ovale trônait un bouquet d'orchidées roses, aux tiges épaisses, aux fleurs lourdes et aguicheuses. J'imaginai presque des groupes d'abeilles virevoltant autour des corolles ouvertes. Seule, une petite mouche de printemps, aux ailes fluettes, montait et descendait sur le vase, inlassablement, dans un mouvement presque hypnotique.

Le président se tenait tout au bout de la table, droit, comme à son habitude, dans un fauteuil de cuir noir. Il me fit signe de m'asseoir à ses côtés. Je prenais place sur l'autre siège. Mes paumes ressentaient toutes les aspérités de la peau souple. Mes doigts parcouraient certaines rugosités, là où, sans doute, un muscle de la bête saillait. En m'asseyant, le fauteuil rendit un souffle étrange, comme un râle, presque inaudible.

Le visage d'aigle du président se découpait sur les baies remplies d'azur. Le noir de ses yeux semblait percer ma carapace, vaincre ma coquille, et distiller son encre indélébile dans le réseau de mes veines.

Pascal, disait-il. Je suis content de vous. J'ai toujours été content de vous.

Ses mots tombaient comme des pierres jetées d'une forteresse. Des pierres dures, aux arrêtes turgescentes, aiguisées, fendant d'un coup les têtes des assaillants.

Comme vous le savez, Pascal, je cherche ce bras droit, ce directeur général, qui doit m'accompagner dans la conduite de cette entreprise.

Il chevauchait un destrier invincible, l'épée au vent, foulant les restes d'une armée vaincue, altier dans les dernières fumées de la bataille.

J'ai pensé à vous, Pascal ...

Le silence résonnait dans la pièce. Même la mouche avait stoppé sa course sur le vase. Les orchidées rangeaient leurs bouches provocantes. Les trompettes, muettes, attendaient le signal des hérauts d'armes. Les étendards s'étaient figés dans l'air du soir.

Mais ...

Des corbeaux, arrivés par centaines, fouillaient le sol meuble de leur bec acharné. Il était parti. Je restais seul sur le champ de la bataille, au milieu des morts et des cris des blessés. Dans cette errance, aveugle, je me cognais aux troncs des arbres abattus, je traversais des chemins de cendres, je tombais dans des flaques de boue.

Pascal, pouvez-vous retirer vos chaussures ? me dit-il soudain.

Je tressaillais. Alors, lentement, je me baissais pour délier mes lacets. Je tirais un peu fort sur le double nœud pour libérer la fine lanière. Mais les boucles restaient rebelles. Je n'osai pas lever mes yeux, de crainte de devoir défier son regard. Ma nuque me tirait. Des sueurs criaient sur ma peau.

Debout, en chaussettes sur la moquette du bureau, j'écartais les bras, sans comprendre. Je faisais quelque pas. J'allais jusqu'aux fenêtres. Il restait muré dans son silence.

Pascal, pouvez-vous retirer vos chaussettes ?

Je m'exécutai. Que pouvais-je faire ?

C'est bien ce que je pensais ! J'avais pensé à vous Pascal, mais vous avez six orteils à chaque pied !

Malgré les restes de soleil qui planaient sur le ciel, je ne voyais qu'une nuit épaisse, qui m'entourait sans fin. Je quittais le bureau, mes chaussures en main, nu pied, à tout jamais. Je ne reviendrai plus.

## **FIN DE L'HISTOIRE**